
Le Prix Nobel pour l'écrivaine Annie Ernaux

Aurélie Adler est Maîtresse de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne. Spécialiste de l'œuvre d'Annie Ernaux, elle interroge les représentations du social et les liens entre littérature et politique dans les récits fictionnels et non-fictionnels contemporains¹.

Dans son *Discours de Stockholm* prononcé le 7 décembre dernier à l'occasion de la remise du Prix Nobel de littérature, Annie Ernaux a rappelé ce qui l'a conduite à écrire lorsqu'elle avait vingt ans : la promesse de « venger sa race ». Si ce vœu de jeunesse formulé dans le journal intime en 1963 charrie le souvenir de lectures rimbaldiennes, il définit aussi un engagement d'écriture que l'œuvre va moduler et reconfigurer avec le temps : écrire contre le déficit de représentations des classes populaires ou contre le silence entourant la condition des femmes des années 50 à nos jours. Ce faisant, les livres d'Annie Ernaux satisfont moins un désir de « vengeance » sociale ou sexuelle, qui serait l'expression d'un ressentiment, qu'ils ne proposent des voies de déchiffrement du monde et des mécanismes de domination sociale et sexuelle auxquels sont particulièrement exposés les femmes comme les individus issus des milieux les plus défavorisés. Que ce soit dans ses tribunes ou dans ses entretiens, Ernaux se dit résolument de gauche – elle soutient la France insoumise de Jean-Luc Mélenchon – et continue à considérer la « littérature comme une arme de combat » susceptible d' « embarquer les gens dans une autre vision que la majoritaire », comme elle l'affirme dans un entretien avec Pierre-Louis Fort en 2014.

Bien qu'Ernaux soit considérée comme un « classique contemporain » et que ses livres soient massivement mis au programme des enseignements dans les classes du secondaire comme à l'université, la réception contrastée de l'œuvre en France prouve que l'écriture d'Ernaux ne laisse nullement indifférent, mais ravive au contraire de nombreux clivages idéologiques et politiques qui divisent les intellectuels et plus largement la société française. La polémique déclenchée par l'attribution du prix Nobel à Annie Ernaux montre à quel point l'écrivaine dérange les lecteurs conservateurs. On a pu ainsi assister à une avalanche de discours

¹ Pour une approche panoramique de l'œuvre d'Annie Ernaux, voir Aurélie Adler, « Annie Ernaux, l'écrivaine du siècle des femmes », in : AOC, 21 octobre 2022. En ligne : <https://aoc.media/critique/2022/10/20/annie-ernaux-lecrivaine-du-siecle-des-femmes/>

méprisants et sexistes, émanant d'écrivains ou journalistes « qui préfèrent de toute façon les écrivains de droite, plus courageux et libres selon eux que les soi-disant “bien-pensants” » (Tiphaine Samoyault), mais aussi d'intellectuels, tels qu'Alain Finkielkraut et Pierre Assouline, déterminés à attaquer avec mépris, au cours d'une émission radiophonique très suivie (« Répliques » sur France-Culture), une autrice qui « refuse le rôle de l'oblat contraint à l'allégeance à l'institution à laquelle il doit tout » suivant la juste formule de Gisèle Sapiro. Or précisément, Ernaux use du capital symbolique acquis au cours de ses études et dans l'exercice de ses fonctions – enseignante en lettres, écrivaine mondialement reconnue – pour retourner contre les institutions culturelles la violence symbolique dont elles sont porteuses. L'écrivaine, qui a grandi à Yvetot, en Normandie, dans un café-épicerie acquis par ses parents après la Seconde Guerre mondiale dans des conditions difficiles, n'oublie ni d'où elle vient ni où elle se situe : dans un entre-deux entre la culture populaire et la culture savante, entre l'expérience de l'aliénation et l'affirmation d'une liberté. La « vision d'un monde où *tout coûte cher* » (*La Place*) et où tout est sacrifice en vue de la réussite scolaire et universitaire de la fille unique a en partie déterminé les sujets et les styles choisis par Ernaux pour « écrire la vie », pour reprendre le titre de l'édition Quarto qui rassemble une grande partie de ses œuvres. Le passage du monde de l'enfance où la mère est « une figure dominante, la loi » (*Une femme*) au « monde bourgeois et cultivé » (*La Place*) de l'âge adulte où devenir femme implique de se résigner à la domination masculine suscite un malaise croissant. La promesse d'émancipation sociale se heurte dans les années soixante aux réalités du contrôle exercé sur la sexualité féminine avant la loi Veil sur l'IVG (*L'Événement*), mais aussi aux réalités du mariage bourgeois et des contraintes pesant sur les femmes des classes moyennes au tournant des années 70 (*La Femme gelée*). C'est donc une « mémoire de fille » humiliée socialement et sexuellement qui oriente la quête d'émancipation de l'œuvre, déterminant le recours au « style émotif », aux accents céliniens, des premiers livres (*Les Armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien*) et plus tard le choix d'une « écriture plate », fragmentaire, qui retranche de l'écriture le lyrisme, l'ironie et dépouille le récit de ses enchaînements obligés.

Marquée par la sociologie bourdieusienne, Ernaux défend l'idée suivant laquelle l'expérience intime est toujours une expérience sociale. Aussi ses livres qui dévoilent une expérience indicible, taboue, liée au corps – avortement clandestin dans *L'Événement*, abus sexuel dans *Mémoire de fille*, cancer du sein dans *L'Usage de la photo*, maladie d'Alzheimer de la mère dans « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » - ou à la honte de la différence sociale (*La Honte*) sont-ils aussi des livres politiques, qui déplacent l'ordre des représentations pour

ménager une place à ce que le discours social tient pour marginal ou insignifiant. Reliant mémoire individuelle et mémoire collective, la fresque des *Années* (2008), souvent présentée comme une forme d'aboutissement de l'œuvre, alors même qu'Ernaux a écrit depuis des livres plus déstabilisants tels que *Mémoire de fille* (2016) ou *Le Jeune homme* (2022), témoigne du croisement permanent entre réflexion formelle et enjeux éthiques et politiques. Scribe des mémoires du peuple et des mémoires des femmes, la narratrice des *Années* développe une « autobiographie impersonnelle » qui prolonge le travail sur l'énonciation « transpersonnelle » mené depuis *La Place*. Car si elle part toujours de son expérience unique, rappelée par le commentaire de treize photos dans *Les Années*, Ernaux estompe les contours de sa trajectoire individuelle – son statut d'enseignante, d'écrivaine – pour rendre compte de la façon dont notre mémoire se façonne dans le cours d'un temps collectivement partagé : moins le temps de la mémoire officielle, des événements historiques ou des dates à commémorer, que le temps du quotidien, rythmé par les modes et les objets introduits par la société de consommation, modelé par les lieux communs, les discours publicitaires ou médiatiques. Raconter un « destin de femme » au XX^e siècle depuis une perspective privilégiant l'infra-ordinaire contre le surplomb, le collectif contre l'individuel, c'est donner au genre des Mémoires, réputé aristocratique, une forme démocratique inédite.

Traversée par la multiplicité des voix et des images du dehors, cette écriture de soi démocratique est indissociable d'un engagement féministe qui s'affirme avec constance depuis *Les Armoires vides*, qui prend pour point de départ l'avortement clandestin, jusqu'au film *Les Années super 8* (2022) réalisé par le fils de l'écrivaine, David Ernaux-Briot, à partir des images filmées par son père et du texte écrit par sa mère. En doublant les archives familiales d'un commentaire qui en réfléchit les conditions de production et de partage, Ernaux passe de la passivité à l'action, du statut de l'épouse et mère filmée par le mari à la fonction de narratrice déchiffrant dans la matière des images les signes sociaux d'une réussite sociale apparente – ce sont les rites d'un quotidien bourgeois qui sont filmés – mais aussi les traces d'une condition féminine entravée. Comme dans *La Femme gelée*, *L'Événement*, *Les Années*, *Mémoire de fille*, mais aussi *L'Autre fille* – lettre adressée à la sœur aînée qu'elle n'a pas connue –, *Les Années super 8* font du récit un mode de subjectivation de soi propre à remettre en cause la place sociale à laquelle était assignée celle qui écrit. Autant de voies suivies aujourd'hui par les écrivain.e.s issu.es de minorité ou victimes de violences intimes et sociales qui considèrent la littérature non seulement comme un lieu de réparation éthique ou symbolique mais aussi comme un relais de la justice.